



Article scientifique

Article

2015

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Exotisme, identité et altérité dans la relation du premier voyage aux Indes
de Vasco de Gama (1497-1499)

Lévy, Bertrand

How to cite

LÉVY, Bertrand. Exotisme, identité et altérité dans la relation du premier voyage aux Indes de Vasco de Gama (1497-1499). In: Le Verger, 2015, vol. 8, Sept., p. 1–14.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:78871>



EXOTISME, IDENTITÉ ET ALTÉRITÉ DANS LA RELATION DU PREMIER VOYAGE AUX INDES DE VASCO DE GAMA (1497-1499)

Bertrand Lévy (Université de Genève)

CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES

L'intérêt de la relation du premier voyage aux Indes de Vasco de Gama, texte écrit par un marin anonyme de l'expédition du célèbre navigateur portugais – la copie de l'original perdu ne porte pas de nom d'auteur – nous offre l'opportunité de nous confronter à un texte d'époque, relativement authentique. Comme l'affirme Paul Teyssier dans son Introduction à la relation de voyage, « c'est un témoin oculaire, qui a directement vécu les événements qu'il raconte et qui a sans doute mis en forme des notes prises au jour le jour »¹. Le texte, transmis par un manuscrit provenant du monastère de Santa Cruz de Coïmbre, a été découvert au 19^e siècle par l'historien Alexandre Herculano. Il a été publié pour la première fois en 1838. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque municipale de Porto.

François Tinguely² nous apprend que dans les relations de voyage de la Renaissance, mille tours et mille ruses ont pu modifier la représentation écrite par le voyageur, qui choisit de transcrire telle ou telle expérience plutôt que telle autre et de telle façon. Dans le cas qui nous intéresse, nous pouvons affirmer avec suffisamment de certitude qu'il s'agit bien d'une relation de voyage peu « trafiquée », ne serait-ce que parce qu'elle s'interrompt brusquement à la date du 25 avril 1499, alors que les deux navires rescapés, le Sao Gabriel de Vasco de Gama et le Berrrio de Nicolau Coelho, sont sur le chemin du retour en Europe, à la hauteur de l'actuelle Guinée-Bissau³. Ce n'est pas une preuve mais un gage d'authenticité car combien de relations de voyage n'ont-elles été complétées après coup, pour montrer au souverain le courage et la persévérance dont ont fait preuve ses hommes.

Ce texte nous donne ainsi la possibilité de nous confronter à une « géographie de l'expérience », expérience des lieux, une notion qu'a développée dans les années 1980 la géographie humaniste, fondée sur les perceptions et les représentations individuelles de l'espace⁴. Le marin, dont certains pensent qu'il pourrait s'agir d'Alvaro Velho, a la plume fine et précise. Il n'est pas un intellectuel de cabinet mais un homme d'action, lettré et sensible, qui décrit ce qu'il voit avec une certaine naïveté et une grande fraîcheur d'âme. C'est pourquoi nous rapprocherons sa démarche de celle de la phénoménologie, car d'une part, sa description

¹ Paul Teyssier, Introduction à : Vasco de Gama, *La relation du premier voyage aux Indes (1497-1499)*, Paris, Chandeigne, 1998, p. 24.

² François Tinguely, *Le Voyageur aux mille tours. Les ruses de l'écriture du monde à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 2014.

³ Vasco de Gama, *La relation du premier voyage aux Indes (1497-1499)*, op. cit. p. 16.

⁴ Douglas C.D. Pocock (dir.), *Humanistic Geography and Literature. Essays on the Experience of Place*, London, Routledge, 1981.



passer par le jeu des cinq sens, typique de l'homme de la Renaissance en prise avec le milieu extérieur, et d'autre part, il s'agit d'une écriture immédiate, issue de l'expérience, une écriture sur le vif, typique d'une « géographie de plein vent »⁵. Par ailleurs, le narrateur fait montre d'un caractère relativement libre et indépendant, même si l'on ignore s'il a été mandaté par Vasco de Gama pour relater l'exploration. Il est aussi relativement détaché des dogmes religieux, bien que l'invocation à Dieu trouve évidemment sa place au départ des quatre navires – puissance catholique du Portugal oblige. Ce n'est pas un récit bavard (il tient en moins de cent pages), mais il est suffisamment riche en rencontres, en anecdotes significatives et en faits chronologiquement et géographiquement situés, pour renseigner le lecteur sur la nature exacte du voyage, qui est utilitaire avant tout.

La lecture des relations de voyage n'est pas toujours passionnante de bout en bout, car des faits peuvent nous paraître datés, et des observations géographiques ou ethnographiques sans assise ou lendemain théorique ; nous voulons dire par là qu'il manque souvent dans les relations de voyage des articulations géographiques clairement dessinées, une réflexion synthétique sur le rapport entre le savoir-voir et le savoir-interpréter⁶. Cette relation de voyage pose aussi des problèmes relevant de l'épistémologie des Découvertes, mais le marin se sait se focaliser sur des événements qui intéressent le lecteur ; le voyage, qui est par essence une rencontre avec des lieux et des êtres, relate en détail quelques événements essentiels de type anthropologique, des rencontres avec des autochtones, qui se passent tantôt bien tantôt moins bien, mais dont les ressorts sont toujours explicités. Nous sommes ici face à une relation de voyage plutôt qu'à un récit de voyage, la première étant marquée par la précision et une expérience géographique chronologiquement située, alors que la seconde n'est pas chronologique au sens strict, et accorde une large place à l'imaginaire.

Comment se constituent dans ces conditions les notions d'exotisme, d'identité et d'altérité ? Je ne suis pas sûr que la problématique première de cette relation de voyage inclue ces notions dans l'esprit du marin écrivain. C'est pourquoi nous nous garderons d'émettre des généralisations faites *a priori* qui constitueraient une grille de lecture sans rapport obligé avec la relation de voyage. Notre problématique pose plutôt les questions suivantes auxquelles nous répondrons au fil du texte ainsi qu'en conclusion : l'exotisme est-il présent et sous quelle forme ? Se traduit-il par un orientalisme naissant ? Le voyage va-t-il engendrer une remise en cause de l'identité du voyageur européen ? L'Européen considère-t-il l'autre comme un miroir de soi ? Le rapport de domination par les armes pré-détermine-t-il l'exotisme précolonial ? Nous opterons pour une démarche d'interprétation heuristique afin de découvrir quelles sont les réponses qui émergent, et si les questions posées sont les bonnes.

Dans la relation de voyage de Vasco de Gama, nous constatons une grande variabilité des comportements dans les premiers contacts avec les peuples autochtones ; les rapports avec les peuples animistes d'Afrique de l'Ouest se déroulent mieux qu'avec les peuples mahométans d'Afrique de l'Est ou avec les hindouistes. On ressent une rivalité civilisationnelle entre chrétiens et musulmans remontant historiquement à conquête du Portugal par les Maures, une rivalité commerciale et militaire aussi, pour s'approprier la route maritime de épices. Ainsi, le rapport de bienveillance, consubstantiel de l'exotisme⁷, se nouera plus facilement à l'Ouest qu'à l'Est de l'Afrique pour une raison que donne T. Todorov cité par J.-F. Staszak : on valorise plus facilement ce que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît le moins : c'est l'« éloge dans la méconnaissance »⁸. D'autre part, « le sauvage n'est exotique que quand

⁵ Eric Dardel, *L'Homme et la Terre*, Paris, CTHS, 1990 (PUF, 1952).

⁶ Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1980 et Paul Claval, *Histoire de la géographie*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, 4^e éd., 2011.

⁷ Bertrand Lévy, « Les racines culturelles de l'exotisme géographique, du Moyen Âge à la Renaissance européenne », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, T. 148, *L'exotisme*, 2008, p. 33.



c'est un bon sauvage, ou en tout cas un sauvage anodin »⁹. Nous verrons si cette théorie de l'exotisme issu de l'altérité radicale se vérifie dans notre cas. Quant à la notion de paysage qui émerge à la Renaissance, celui-ci est déjà en acte dans la relation de voyage qui nous intéresse. Par le fait de privilégier le rapport à l'extériorité plutôt qu'à l'intériorité, le marin écrivain est bien entendu un homme de la Renaissance, un homme qui ressent le milieu géographique et humain à l'aide de ses cinq sens – les sens de la vision, de l'ouïe, du toucher et du goût vont dominer alors que celui de l'olfaction sera plus rare. Toutefois, le paysage, qui est une notion de la géographie bourgeoise du XIX^e est réduit à sa plus simple expression, un paysage indicial, un paysage-ressource plutôt qu'un véritable paysage doté de plans, d'une perspective et d'une continuité topographique. Toutefois, la fonction esthétique de la relation du paysage est bien présente, en dépit de cette rareté paysagère. Les conditions de survie parfois extrêmement éprouvantes de l'équipage entravent la relation contemplative au paysage.

Si la première relation du voyage de Vasco de Gama suscite l'enthousiasme du lecteur, c'est qu'elle le plonge à la racine des liens entre l'identité européenne et l'altérité extra-européenne ; on peut lire et deviner, à travers ces premiers contacts, réussis ou manqués, ce qui va advenir dans les siècles suivants en matière d'échanges, de commerce, de vision de l'autre, de tentative de compréhension ou de survenues d'incompréhensions qui vont déclencher des guerres. C'est un texte qui se lit comme une expérience première du monde (évitons de parler de mondialisation dans ce cas trop précoce). Nous allons tenter de faire parler ce texte, respectant en cela le principe cher à la Renaissance de recours direct au texte, le texte vu comme une expérience de lecture qui provoque l'étonnement¹⁰. Sur le rapport de l'expérience au savoir, Lorenza Mondada a très bien démontré en quoi la relation de voyage exprime un savoir en train de se faire sur le terrain, et non un savoir constitué et encore moins institué¹¹. Les tâtonnements, les erreurs de jugements sont inhérents à ce genre de démarche. Eric Dardel a quant à lui souligné le stade préscientifique et la dimension existentielle des relations de voyage :

« Mais, avant le géographe et son souci d'une science exacte, l'histoire montre une géographie en acte, une volonté intrépide de courir le monde, de franchir les mers, d'explorer les continents. Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une *géographicit*e de l'homme comme mode de son existence et de son destin ».¹²

Quelle est la géographicit

⁸ Tsvetan Todorov, *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989, cité par Jean-François Staszak, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, op. cit. p. 15.

⁹ *Ibid.* p. 15.

¹⁰ Jeanne Hersch, *L'Etonnement philosophique*, Paris, Gallimard, 1981.

¹¹ Lorenza Mondada, « La relation du voyage comme lieu d'observabilité de la fabrication du savoir », in *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir*, Thèse doctorale, Université de Lausanne 1994, p. 217-234.

¹² Eric Dardel, *L'Homme et la Terre*, op. cit. p. 14.



inaugure le pont le plus long de Lisbonne, un viaduc de 12,3 km jeté sur l'estuaire du Tage, le pont Vasco de Gama. Celui-ci fut baptisé durant l'année de l'Exposition Universelle de Lisbonne. Il rappelle symboliquement l'arc audacieux lancé d'abord dans l'Océan Atlantique du Cap Vert à l'Afrique du Sud puis dans l'Océan indien, de l'Abyssinie à Calicut (Inde occidentale) par les vaisseaux du capitaine-major.

LE RÊVE DE DÉCOUVERTE DES PORTUGAIS : NAVIGUER, COMMERCER, ÉCHANGER

Les travaux de Corin Braga¹³ et de Victor Turner¹⁴ ont démontré l'inversion qui se produit en matière de rêve géographique du Moyen Âge à la Renaissance : la recherche de nouvelles centralités se ferait davantage à l'extérieur de la sphère de la chrétienté, toujours plus au loin, comme l'affirme avec force l'historien des religions Victor Turner. Or, avec la relation du premier voyage de Vasco de Gama qui date de la fin du XV^e siècle, nous nous situons quelques décennies avant la période d'affaiblissement, d'ailleurs très relatif, du lien religieux à la chrétienté qui se manifesterait dans la science notamment, avec la révolution copernicienne – *De Revolutionibus Orbium Coelestium*, achevé vers 1530, ne sera publié qu'après la mort de son auteur, en 1543, qui, ne l'oublions pas, fut aussi chanoine. Le texte du navigateur portugais marque une déférence profonde vis-à-vis de l'Eglise catholique. Son texte commence ainsi :

« Au nom de Dieu, amen. L'an 1497, le roi dom Manuel, premier du nom au Portugal, envoya quatre navires à la découverte. Ils allaient à la recherche des épices. Le capitaine-major de ces navires était Vasco de Gama. L'un des autres était commandé par son frère Paulo de Gama, un autre par Nicolau Coelho. (...) »

Nous partîmes du Restelo¹⁵ un samedi, qui était le huitième jour du mois de juillet de ladite année 1497, pour notre voyage. Veuillez Dieu Notre-Seigneur faire qu'il s'accomplisse pour son service ! Amen ».¹⁶

La phraséologie est proche de celle des relations de voyage de Christophe Colomb. C'est dire si, avec le premier voyage de Vasco de Gama, nous sommes à l'aube des Grandes Découvertes : le Brésil n'a pas encore été abordé, par dérive, par Cabral en 1500, et en 1498, Christophe Colomb, lors de son troisième voyage, navigue toujours dans la mer des Caraïbes, sans pénétrer en profondeur les terres du Nouveau-Monde. Nous nous situons donc dans la première partie des Grandes Découvertes, celles qui élargissent d'abord l'axe vertical puis l'axe horizontal de la Terre, une entreprise initiée par Henri le Navigateur, roi du Portugal qui chapeaute les expéditions longeant l'Afrique de 1415 à 1486. Le cap de Bonne-Espérance sera franchi par Bartolomeo Diaz en 1488 (axe vertical), et la navigation de Vasco de Gama sera la première manifestation concrète de l'élargissement de l'axe horizontal de la Terre du côté du Levant. Calicut sera atteinte en avril 1498¹⁷. Avant de développer le chapitre indien du voyage, où les Portugais prennent les Hindous pour des chrétiens, par ignorance et par ethnocentrisme, par souvenir aussi de légendes chrétiennes comme celle du Royaume du Prêtre Jean ou d'autres récits qui ont vu des chrétiens établis dès le XIII^e siècle sur la côte occidentale de l'Inde, il convient de marquer la manière de découvrir des Portugais, fort différente de celle des Espagnols.

¹³ Corin Braga, « L'ici désacralisé et l'ailleurs féérique. La construction de l'identité européenne aux siècles classiques », *Metabasis.it* (revue en ligne), 2008, 5, p. 1-14.

¹⁴ Victor Turner, « The Center Out There : The Pilgrim's Goal », *History of Religions*, 12 (3), 1973, p. 191-230.

¹⁵ L'avant-port de Lisbonne situé à l'emplacement actuel de la tour de Belém, (N.D.E.)

¹⁶ Vasco de Gama, *La relation du premier voyage aux Indes*, op. cit. p. 29.

¹⁷ Et non en avril 1497, comme il, est transcrit par erreur dans l'édition française, p. 68.



Le Portugal, par rapport à l'Espagne est un petit pays, démographiquement modeste, qui va découvrir des dizaines de milliers de kilomètres de côtes, et qui, par force et par goût, pratiquera des échanges plus intenses avec les autochtones que les Espagnols. Alors que les Espagnols, à partir des conquistadores, pratiqueront une exploration territoriale en profondeur marquée par l'usage de l'épée, les Portugais opteront pour un autre mode : une conquête par l'échange et le commerce, qui se matérialisera par une filière de comptoirs établis le long des côtes ; des mélanges précoces avec les habitants indigènes auront lieu. Deux explications à cela : d'abord les Espagnols font preuve du sens de la caste, comme l'exprimait si bien Julien Gracq, un sens typique de la noblesse terrienne (n'oublions pas que l'Espagne s'est constituée territorialement autour de la Castille). L'état d'esprit portugais, un peuple de marins et de commerçants (Julien Gracq), est bien différent, plus négociateur que dominateur – ce qui n'empêchera pas, hélas, aussi des razzias et des massacres dans des circonstances de vengeance. La manière commerçante et la relative ouverture des Portugais, pour l'époque, est métaphoriquement inscrite dans la position de leur capitale, ouverte sur les échanges transocéaniques, alors que la capitale espagnole est située bien à l'intérieur des terres. Le mode de colonisation qui s'ensuivra sera notablement différent : les Portugais vont fonder une culture originale fondée sur la mixité ethnique : la civilisation luso-américano-africaine du Brésil et luso-africaine en Angola et au Mozambique, avec bien des limitations et des ratés, on ne le sait que trop. Dans les anciennes possessions espagnoles, il faudra attendre les commémorations de 1992 pour que les Latino-américains recherchent les éléments fusionnels plus que les divergences avec l'ancienne métropole. C'est à partir de cette date que l'on substituera dans les écoles le terme de Grandes Découvertes par celui de Grande Rencontre, expression moins euro-centriste, plus dans le ton de la mondialisation actuelle, qui penche vers une volonté d'échanges plus symétriques entre les acteurs. Chaque époque a sa lecture idéologique propre des Grandes Découvertes.

Selon notre raisonnement, les Portugais viseront d'abord à s'appropriier mentalement les terres et les peuples découverts ; ils chercheront à les rendre familiers au lecteur plutôt que d'en montrer l'altérité radicale. Ils placeront l'accent davantage sur les points communs que sur les différences. Cette démarche est très différente des frères Colomb, qui centreront leur discours sur l'altérité radicale des peuples rencontrés. En effet, les Espagnols n'auront de cesse de tenter de prouver que les autochtones des nouvelles terres sont des Asiatiques, des Indiens ou des Chinois, d'une part pour se démarquer d'eux, et d'autre part pour convaincre le Roi d'Espagne qu'ils avaient bien atteint les Indes et la Chine orientales. (Ce que pensait Christophe Colomb en son for intérieur, lui qui savait fort bien que les indigènes à peau cuivrée étaient peu ressemblants avec les Chinois, on ne le saura jamais.) C'est donc un exotisme de proximité dans la distance que pratiqueront les Portugais, alors que les Espagnols accentueront l'exotisme de caractère lointain, dans une logique de séparation. On peut d'ailleurs s'interroger si le terme « exotisme » convient aux Découvertes espagnoles. Il faudra attendre le XIX^e avec Alexandre de Humboldt, pour que les Amérindiens exercent une fascination sur le regard européen, au contraire des habitants d'Afrique et du Levant qui intriguèrent moult voyageurs arabes et chrétiens.

LES DESCRIPTIONS ET LES RENCONTRES MARQUANTES DU VOYAGE DE VASCO DE GAMA

Venons-en au texte du marin portugais. Les premières observations sont notées le 22 août 1497, soit environ un mois après le départ, alors que la flottille navigue dans l'archipel du



Cap-Vert, où elle s'est généreusement ravitaillée, bien au large des côtes africaines, à la latitude du Sénégal :

« Nous avons rencontré beaucoup d'oiseaux semblables à de grands échassiers ; à la tombée de la nuit ils se dirigeaient vers le sud-sud-est, très vite, comme des oiseaux allant vers la terre. Le même jour nous avons vu une baleine, et nous étions bien à 800 lieues au large. »¹⁸

Description quasi-scientifique précédent celle de loups marins, en fait des phoques, puis des cachalots. Les descriptions sont concises, car au cours de cette navigation hauturière, l'équipage n'a pas de temps à perdre : ce ne sont pas les côtes africaines qui l'intéressent, mais l'Inde. La seconde escale a lieu début novembre au Nord du Cap de Bonne-Espérance, dans la Baie de Sainte Hélène, d'où les navigateurs atteignent le rio de Santiago, aujourd'hui la Berg River, située en Afrique du Sud, au Nord du Cap. Les mêmes signes annonciateurs des terres se font jour que dans les relations des frères Colomb : après les oiseaux, la présence d'herbes marines qui croissent le long de la côte. Nous avons ensuite droit à la première description d'une peuplade africaine, une description piquée de curiosité et marquée par le respect :

« Il y a dans ce pays des hommes basanés, qui ne se nourrissent que de loups marins, de baleine, de viande de gazelle et de racines d'herbes. Ils sont vêtus de peaux et portent des sortes d'étuis sur leurs parties naturelles. Leurs armes sont des cornes passées au feu qu'ils attachent à l'extrémité de branches d'olivier sauvage. Ils ont beaucoup de chiens, faits comme ceux du Portugal, et qui aboient comme eux. Les oiseaux sont comme ceux du Portugal : des corbeaux marins, des mouettes, des tourterelles, des alouettes et beaucoup d'autres encore. Le pays est très sain, tempéré, avec de bons pâturages. »¹⁹

Dans cette description qui touche à la faune et aux habitudes domestiques des autochtones, l'auteur s'attache à présenter l'environnement de l'actuelle Afrique du Sud en termes très proches de celui du Portugal. C'est donc un exotisme qui joue sur la proximité du milieu physique avec celui du Portugal en dépit de la distance métrique. Cette observation confirme la théorie des climats énoncée par les Grecs de la période antique selon laquelle le climat dépendait essentiellement de la latitude et non de la longitude, et déterminait la géographie physique d'une région. La vérification sur le terrain de la symétrie des latitudes nord et sud ne pouvait se faire au temps de l'Antiquité du fait d'un œcoumène rétréci au niveau de l'équateur. Les deux régions sont situées à 35 degrés de latitude sud pour l'Afrique du Sud, et 37 degrés de latitude nord pour la pointe méridionale du Portugal. Dans cet environnement géographique délibérément montré comme peu dépaysant, donc rassurant pour les navigateurs portugais et leurs lecteurs potentiels, les hommes constituent plus que le milieu naturel l'élément exotique, par leur nourriture, leurs armes, leur absence de vêtements, leur culture. Toutefois, l'auteur va s'efforcer de montrer que ces hommes ne sont finalement pas si différents des Européens :

« Le lendemain du jour où nous avons mouillé, c'est-à-dire le jeudi (9 novembre), nous sommes descendus à terre avec le capitaine-major et nous pris un de ces hommes. Il était de petite taille et ressemblait à Sancho Mexia. Il ramassait du miel sur la lande. Les abeilles de ce pays font en effet leur miel au pied des buissons. Nous l'avons conduit à la nef du capitaine-major, qui l'a fait asseoir à table avec lui, et il a mangé de tout ce que nous mangions.

Le lendemain, le capitaine-major l'a habillé très convenablement et l'a fait remettre à terre.

Le jour suivant quatorze ou quinze de ces hommes sont venus à l'endroit où nous avons nos navires. Le capitaine-major alla à terre et leur montra beaucoup de marchandises, pour savoir si certaines de ces choses existaient dans le pays. Ces marchandises étaient de la cannelle, du clou de girofle, de la semence de perles, de l'or et d'autres choses encore. Mais ils

¹⁸ Vasco de Gama, *La relation du premier voyage aux Indes*, op. cit. p. 31.

¹⁹ *Ibid.* p. 32-33.



n'entendaient rien à ces marchandises, et c'était comme s'ils n'en avaient jamais vu. Aussi le capitaine-major leur donna des grelots et des anneaux d'étain ».²⁰

Cette première rencontre avec les indigènes reflète la marque de fabrique des Portugais dans leur manière d'envisager le premier contact : pas de brutalité apparente, (bien que l'indigène demeure leur captif durant vingt-quatre heures), une volonté d'établir le contact par le commerce, et surtout, la volonté de l'auteur de ne pas juger, de s'en tenir aux faits – marque d'excellence d'une relation de voyage. Concernant l'altérité, elle n'est pas appuyée, puisque le narrateur montre bien que leur captif d'un jour mange comme eux, et possède des habitudes domestiques comparables : ses congénères ramassent le miel, ont des chiens, et ainsi de suite. Le contact est limité à la sphère fonctionnelle et la monnaie d'échange des Portugais est la même que celle que des Espagnols dans le Nouveau-Monde. Pour marquer leur supériorité – qui dans ce cas n'en est pas une –, on vêtit l'indigène d'habits « convenables », à l'européenne, comme pour marquer de son sceau la civilisation rencontrée. On décontextualise ainsi l'autochtone en le retirant pour un moment de son milieu, puis on tente de l'acculturer. Encouragés par ce premier contact qui se déroule sous des auspices favorables, un second échange a lieu le lendemain avec quarante ou cinquante hommes qui s'approchent des navires. Là, le chroniqueur exprime bien le caractère dissymétrique de l'échange : les Portugais donnent de la monnaie de peu de valeur alors que les autochtones leur font cadeau de bijoux, des coquilles argentées qu'ils portent à l'oreille, et de queues de renard fixées à des bâtons dont ils s'éventent. L'un des marins, Fernao Veloso, manifeste le désir « de les suivre chez eux, pour savoir comment ils vivaient, ce qu'ils mangeaient et quel genre d'existence ils menaient »²¹ :

« Nous retournâmes au navire du capitaine-major pour y souper, et lui s'en alla avec ces nègres. Dès qu'ils se furent éloignés de nous, ils prirent un loup marin, et se rendirent au pied d'une hauteur, dans une lande. Là ils firent rôtir le loup marin. Ils en donnèrent à Fernao Veloso, qui était avec eux, ainsi que des racines d'herbes qu'ils mangeaient. Quand ils eurent fini de manger, ils lui dirent de s'en retourner aux navires : ils ne voulaient pas le laisser venir avec eux. »²²

Après le partage du repas, la distance mentale semble donc provenir des indigènes, peu volontaires de partager leur vie avec les Occidentaux. Plus bas, on apprend que les autochtones, lorsque les Portugais voulurent récupérer leur marin, se mirent à jeter contre les eux des sagaies et blessèrent ainsi trois ou quatre hommes et le capitaine-major. Premier incident donc, première réaction hostile des indigènes, pour une cause inexplicée ; peut-être ceux-ci se sentirent-ils floués par l'échange économique dissymétrique.

« Tout cela arriva parce que nous nous étions fiés à eux : il nous avait semblé que c'étaient des hommes de peu de courage, qui n'oseraient jamais agir comme ils l'ont fait, et c'est pourquoi nous étions dépourvus d'armes. Nous nous sommes ensuite repliés sur les navires.

Dès que nos navires furent préparés et nettoyés et que nous eûmes pris du bois, nous quittâmes ce pays.»²³

Ce premier contact est donc dénué d'exotisme, car la bienveillance des indigènes a ses limites. Il faut attendre la deuxième rencontre, faite au-delà du cap de Bonne-Espérance, à environ 60 lieues de la première, pour voir naître un épisode quasi fusionnel se produire entre Européens et Africains. Dans la Baie de Sao Bras, les Portugais, qui étaient à bord du vaisseau du capitaine-major, se rendirent à terre à bord de leurs chaloupes, qui étaient très bien armées

²⁰ *Ibid.* p. 33

²¹ *Ibid.* p. 34

²² *Ibid.* p. 34

²³ *Ibid.* p. 35



cette fois-ci. Arrivèrent alors environ quatre-vingt-dix hommes « basanés, semblables, à ceux de la baie de Santa Helena²⁴ ».

« Quand nous fûmes près de la rive, le capitaine-major leur lança sur la plage des grelots qu'ils ramassaient, et ils ne se contentaient pas de prendre ceux qu'on leur lançait : ils venaient en chercher qu'ils prenaient dans la main du capitaine-major, ce qui nous étonna beaucoup, car quand Bartolomeu Dias était passé par là ils l'avaient fui et n'avaient pris aucun des objets qu'il leur donnait. »²⁵

Cet extrait montre sans peine la position de domination des Occidentaux, et celle de dominés des autochtones, qui sont indirectement comparés à des animaux qui viennent prennent dans la main la « nourriture-cadeau » des maîtres. Ce serait toutefois faire un mauvais procès au marin transcritteur que de s'en tenir à la nature de ce rapport de pouvoir. Le marin fait remarquer l'inégalité des échanges postérieurs quand les indigènes offrent leurs bracelets d'ivoire contre les grelots et les bonnets rouges sans valeur des Portugais. Le lendemain, un échange humain se produit avant l'inévitable troc commercial qui marque les expéditions marines au long cours, un échange basé sur la dimension esthétique de la musique et de la danse, une des dimensions fondamentales de la relation de voyage²⁶.

« Le samedi (2 décembre) (le lendemain de l'accostage), vinrent environ deux cents nègres, grands et petits, qui conduisaient environ douze têtes de bétail, à la fois bœufs et vaches, ainsi que quatre ou cinq moutons. Dès que nous les vîmes, nous allâmes à terre. Ils commencèrent aussitôt à jouer de quatre ou cinq flûtes. Les uns jouaient haut et les autres bas, d'une façon telle que, pour des nègres, gens qu'on ne s'attend guère à voir faire de la musique, ils s'accordaient fort bien ensemble. Et ils dansaient comme des nègres. Le capitaine-major fit sonner les trompettes, et nous, dans les chaloupes, nous dansions, et le capitaine-major dansait en même temps que nous. Et quand la fête fut finie nous allâmes à terre au même endroit que l'autre fois, et là nous troquâmes un bœuf noir contre trois bracelets, et nous en fîmes notre dîner du dimanche. Il était très gras, et sa chair était savoureuse comme celle de bœufs du Portugal. »²⁷

Le marin auteur montre très bien en quoi les préjugés des Portugais sur les « sauvages » (je mets ce terme entre guillemets, car jamais l'auteur ne l'utilise) sont battus en brèche. Là aussi, le narrateur part d'un point de vue condescendant mais il se laisse charmer par l'expérience musicale et se met au niveau des autochtones. Certes, au cours de cet épisode festif, Portugais et autochtones ne dansent qu'à distance, les premiers restant dans leurs chaloupes, les seconds étant à terre, mais c'est bien la distance psychologique qui s'efface ici, au profit d'une relation pacifique engendrée par le dialogue musical. La musique et la danse servent donc à mettre en avant les caractères communs des peuples plutôt que leurs dissemblances. Cet épisode n'est pas anecdotique si l'on pense que dans l'histoire du colonialisme portugais, la musique et la danse figureront comme les deux premiers symboles du métissage. En cela, le marin portugais montre que des germes d'une relation plus harmonieuse entre les peuples peuvent exister, même si par la suite, il se produit à nouveau un incident entre Portugais et autochtones, à cause d'un point d'eau vidé par l'équipage européen.

²⁴ *Ibid.* p. 36

²⁵ *Ibid.* p. 36

²⁶ Claude Reichler, « Pourquoi les pigeons voyagent. Remarques sur les fonctions du récit de voyage. » *Versants n°50, Littérature de voyage*, p. 11-36, 2005.

²⁷ Vasco de Gama, *La relation du premier voyage aux Indes*, op. cit. p. 37-38.



Le portrait des indigènes n'est ainsi nullement péjoratif ; le narrateur montre qu'ils cultivent les arts, qu'ils saisissent les enjeux économiques des échanges commerciaux, qu'ils ne sont en aucun cas les « sauvages » que certaines relations de voyage futures dépeindront. Dans ces échanges pluridimensionnels, chacun garde son identité, l'altérité est généralement respectée, et les hommes sont montrés tels qu'ils sont, caractérisés par leurs actes plus que par des idées préconçues. C'est le « hic et nunc » qui prime, l'expérience immédiate et immédiatement narrée ; pour cette raison, nous sommes bien ici en présence d'une relation de voyage typique de la Renaissance, où le recours à l'expérience prime sur le recours aux représentations issues de connaissances antérieures ou de croyances irrationnelles.

Plus tard, à la fin janvier 1498, sur la côte orientale de l'Afrique, à la hauteur du Mozambique actuel, l'équipée portugaise rencontre une société indigène beaucoup plus stratifiée sur le plan social, plus peuplée et plus riche. La terre et son peuple sont ainsi décrits :

« Cette terre est très basse et marécageuse, et il y a là de grands arbres qui donnent beaucoup de fruits de nombreuses espèces. Les habitants du pays les mangent.

Ces gens sont noirs. Ce sont des hommes au corps bien fait. Ils vont nus, portant seulement de petits pagnes de coton pour couvrir leurs parties honteuses. Les seigneurs du pays portent des pagnes plus grands. Les femmes jeunes, qui dans ce pays sont belles, ont les lèvres percées en trois endroits, et portent là des morceaux d'étain tordus. Ces gens se plaisent beaucoup avec nous, et ils nous apportaient aux navires ce qu'ils avaient dans leurs almadies²⁸. Et nous allions chercher de l'eau au village.

Après que nous fûmes restés là deux ou trois jours, deux seigneurs du pays vinrent nous voir. Ils étaient si hautains qu'ils ne prisait rien de ce qu'on leur donnait. L'un d'eux avait sur la tête un turban avec des liserés brodés en soie, et l'autre portait un bonnet de satin vert. Il y avait aussi un jeune homme qui, d'après ce qu'ils nous faisaient entendre par signes, venait d'un pays situé loin de là. Il disait qu'il avait déjà vu de grands navires comme ceux que nous avions amenés. Ces indices nous réjouirent fort, car il nous semblait que nous approchions de l'objet de nos désirs. »²⁹.

Il faut attendre le début mars de la même année pour que les navigateurs portugais, croisent leurs collègues mahométans qui rapportent des épices et des matières précieuses d'Orient :

« Les hommes de ce pays sont cuivrés, bien bâtis, et de la religion de Mahomet. Ils parlent la langue des Maures. Leurs vêtements sont en tissus de lin et de coton très fins, à bandes multicolores, riches et brodés. Tous portent des turbans sur la tête, avec des liserés de soie brodés de fils d'or. Ils sont marchands et commercent avec des Maures blancs, dont quatre navires se trouvaient dans en ce lieu, chargés d'or, d'argent, de tissus, de clous de girofle, de poivre, de gingembre, de bagues d'argent ornés de nombreuses perles, de semences de perles et de rubis, toutes choses que portaient aussi sur eux les hommes de ce pays. »³⁰

Les marins portugais pressentent ainsi qu'ils sont sur la bonne voie les menant au pays des épices. Cependant, la rivalité avec les commerçants mahométans pousse les Portugais à redoubler de précision dans leur description des navires rivaux. Ce sont des descriptions détachées de tout sentiment d'exotisme, même si pour les lecteurs d'aujourd'hui, à plus de cinq

²⁸ Pirogues allongée (N.D.E.)

²⁹ Vasco de Gama, *La relation du premier voyage aux Indes*, op. cit. p. 46.

³⁰ *Ibid.* p. 48



siècles d'intervalle, ces descriptions peuvent nous apparaître comme exotiques. L'exotisme temporel, ou le décalage entre ce que vit le locuteur sur le moment présent et ce que ressent le récepteur à la lecture future, apparaît dans ce passage :

« Les nefes de ce pays sont grandes et dépourvues de ponts. Leurs planches ne sont pas clouées : elles sont jointes par des cordes de sparterie. Il en va de même pour les barques. Et leurs voiles sont de grandes nattes de palmes. Leurs marins ont des aiguilles génoises pour se guider, des quadrans et des cartes marines.

Les palmiers de ce pays portent des fruits gros comme des melons, et c'est la pulpe intérieure qu'on magne ; elle a le goût du souchet et de la noisette. Il y a aussi des concombres et des melons en grande quantité : on venait en troquer avec nous. »³¹.

Ces lignes précises et utilitaires, dénuées de métaphores mais évocatrices, peuvent créer chez le lecteur contemporain un sentiment exotique et des images poétiques, pour emprunter au langage bachelardien. Toutefois, le locuteur ne recherche qu'à relater des faits qui suscitent une intercompréhension du lecteur; ainsi, il informe sur la présence de la boussole chez les navigateurs arabes, et cherche à restituer le goût d'une probable noix de coco, dont le goût est comparé astucieusement à celui de la noisette ou du souchet, une amande de terre.

Nous passons rapidement sur toutes les péripéties et incompréhensions entre Maures et Portugais qui finissent par des combats suivis d'échanges d'otages. On pressent que les enjeux augmentent à mesure que se rapproche le pays des épices. D'autres épisodes guerriers suivent, plus au Nord, à Mombasa (Mombassa) et à Mélinde (aujourd'hui Malindi, au Kenya). Tentatives de captures de pilotes maures pour que ceux-ci indiquent la route de l'Inde, sabotage des navires portugais par les Maures et ainsi de suite. Nous ne ressentons pas une tentative de domination de l'homme blanc, mais plutôt une rivalité entre puissances qui visent à s'appropriier le monopole de la route maritime des épices.

Une fois l'Océan indien franchi pour la première fois par des Occidentaux à partir de l'Afrique, l'équipage portugais est confronté à ce qu'on appelle en épistémologie de la Découverte, la phase d'interprétation immédiate de la Découverte, qui comporte généralement beaucoup d'inconnues et d'erreurs. Ainsi, le 21 mai 1498, lors de l'arrivée à Calicut, le capitaine-major portugais, qui vise à réduire au maximum ce champ d'erreurs possibles, débarque d'abord l'un des déportés de Mombasa qui saura trouver des individus parlant le castillan et le génois. Ce sont deux Maures de Tunis vivant à Calicut qui avaient commercé en Méditerranée. L'accueil fait aux Portugais est très frais, à tel point que par la suite, l'équipage portugais devra quitter Calicut, sans pouvoir rapporter les épices escomptées. Ce qui frappe dans la description de Calicut par rapport au phénomène de l'altérité n'est pas tant la rivalité avec les Mahométans qui est récurrente, mais bien le fait que les Portugais prennent les hindouistes pour des chrétiens, comme s'ils voulaient rendre l'inconnu familier. C'est la thèse de l'autre, miroir de soi, qui est confirmée dans ce passage :

« Cette ville de Calicut est habitée par des chrétiens. Ce sont des gens à la peau basanée. Certains ont de grandes barbes et portent les cheveux longs, d'autres ont la tête rasée, d'autres sont tondus. Et ils portent une touffe de cheveux au sommet du crâne pour indiquer qu'ils sont chrétiens, ainsi que des moustaches. Ils ont les oreilles percées et suspendent beaucoup d'or à ces orifices. Ils sont nus au-dessus de la ceinture, et au-dessous ils portent des

³¹ Ibid. p. 51



tissus de coton très fins. Ceux qui sont ainsi vêtus sont les gens les plus importants : les autres s'habillent comme ils peuvent.

Les femmes de ce pays, en général, sont laides et de petite taille. Elles portent au cou beaucoup de bijoux d'or, et beaucoup de bracelets aux bras. Elles ont aux doigts de pied des bagues ornées de pierres précieuses.

Tous ces gens sont d'un bon naturel, et, à ce qu'il semble, délicats. Ce sont des hommes qui, à première vue, savent peu de choses, et ils sont très cupides. »³²

On constate ici une moindre fascination que pour les populations d'Afrique noire, car le marin a comme affaire à une civilisation plus proche de celle de l'Europe, urbaine, qui possède ses temples (que le narrateur prend pour des églises). C'est une civilisation stratifiée et raffinée qui est beaucoup moins exotique aux yeux du narrateur que celle d'Afrique du Sud-Ouest.

CONCLUSION

A l'issue de cette Grande Découverte précoce, on ne peut pas encore parler de décentrement culturel. Jamais, le narrateur ne se met à la place des populations rencontrées. Il s'agit plutôt d'étonnement, de questionnement devant l'inconnu. Comme nous nous situons bien avant la révolution copernicienne, le changement cosmogonique et cosmologique de l'Occident n'a pas encore eu lieu. Le voyage amène-t-il à un changement d'identité du voyageur, ou cette identité est-elle remise en cause par l'altérité ? Non pas, car l'identité des navigateurs portugais n'est aucunement ébranlée par ces rencontres lointaines ; seuls quelques préjugés s'effritent, comme ceux entourant les populations primitives qui finissent moralement rehaussées dans l'esprit des Lusitaniens. Les rapports avec les mahométans ne s'améliorent guère, non à cause de préjugés ethniques ou raciaux (les Portugais ont l'habitude de traiter avec les musulmans), mais par le fait d'une rivalité de pouvoir dans l'espace de l'Océan indien. Le relativisme culturel, qui suit la révolution cosmologique de l'Occident, est-il manifeste ? Non plus, car les centres de référence restent puissamment lusitano-centrés ; il s'agit plutôt d'une recherche de parenté d'humanité avec certaines civilisations lointaines, comme en Afrique du sud. Finalement, l'exotisme qui se dégage est plutôt un exotisme temporel que spatial, un décalage temporel dans la rencontre conceptionnelle entre le locuteur et le lecteur, plus de cinq siècles après les événements. Du point de vue épistémologique, on vérifie la marge d'erreur qu'il existe entre les observations faites à l'époque et la réalité scientifique des faits qui ne seront établis que plus tard.

Quant aux rapports de pouvoir, de domination de l'homme blanc sur l'homme noir, ils se manifestent par des phénomènes connus : une décontextualisation temporaire de certains individus, comme le captif que l'on « invite » à bord d'un navire durant vingt-quatre heures, mais on ne saurait dire que les Portugais se comportent en êtres mal intentionnés au cours de cette expédition (cela changera hélas dans les voyages ultérieurs de Vasco de Gama, beaucoup plus sanguinaires). Quant à savoir si l'autre est vu comme un miroir de soi, l'hypothèse se vérifie parfaitement avec les hindous que les Portugais prennent pour des chrétiens, et dans une certaine mesure aussi avec les Africains du Sud-Ouest, en particulier durant l'épisode de la fête musicale. Quant aux mahométans, ils sont davantage considérés

³²*Ibid.* p. 72



comme des concurrents acharnés dans cette course aux épices que comme des êtres fondamentalement différents. Le goût de l'exotisme supposerait un certain désamour de soi³³ ; nous en sommes fort éloignés dans cette expédition maritime de la fin du XV^e siècle.

³³ Jean-François Staszak, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *op. cit.* p. 15.



BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, *Vasco de Gama, La relation du premier voyage aux Indes (1497-1499)*, Paris, Chandeigne, 1998, traduite et présentée par Paul Teyssier.
- BRAGA Corin Braga, « L'ici désacralisé et l'ailleurs féérique. La construction de l'identité européenne aux siècles classiques », *Metabasis.it* (revue en ligne), 2008, 5, p. 1-14.
- BROC Numa, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1980.
- CLAVAL Paul, *Histoire de la géographie*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, 4^e éd., 2011.
- DARDEL Eric, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1990 (PUF, 1952).
- FERRAND Gabriel, « Le pilote arabe de Vasco de Gama et les instructions nautiques des arabes au XV^e siècle », *Annales de Géographie*, 1922, 31, vol. 172, p. 289-307.
- HERSCH Jeanne, *L'Étonnement philosophique*, Paris, Gallimard, 1981.
- LEVY Bertrand, « Les racines culturelles de l'exotisme géographique, du Moyen Âge à la Renaissance européenne », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, T. 148, *L'exotisme*, 2008, p. 31-45.
- MONDADA Lorenza, «La relation du voyage comme lieu d'observabilité de la fabrication du savoir», in *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir*, Thèse doctorale, Université de Lausanne 1994, p. 217-234.
- POCOCK Douglas C.D. (dir.), *Humanistic Geography and Literature. Essays on the Experience of Place*, London, Routledge, 1981.
- REICHLER Claude, « Pourquoi les pigeons voyagent. Remarques sur les fonctions du récit de voyage. » *Versants n°50, Littérature de voyage*, p. 11-36, 2005.
- STASZAK Jean-François, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, T. 148, *L'exotisme*, 2008, p. 7-30.



SUBRAHMANYAM Sanjay, *Vasco de Gama : Légende et tribulations du vice-roi des Indes*, [« The Career and Legend of Vasco da Gama »], trad. de Myriam Dennehy, Paris, Alma Éditions, coll. « Essai Histoire », 2012.

TINGUELY François, *Le Voyageur aux mille tours. Les ruses de l'écriture du monde à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 2014.

TODOROV Tsvetan, *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989.

TURNER Victor, « The Center Out There : The Pilgrim's Goal », *History of Religions*, 12 (3), 1973, p. 191-230.